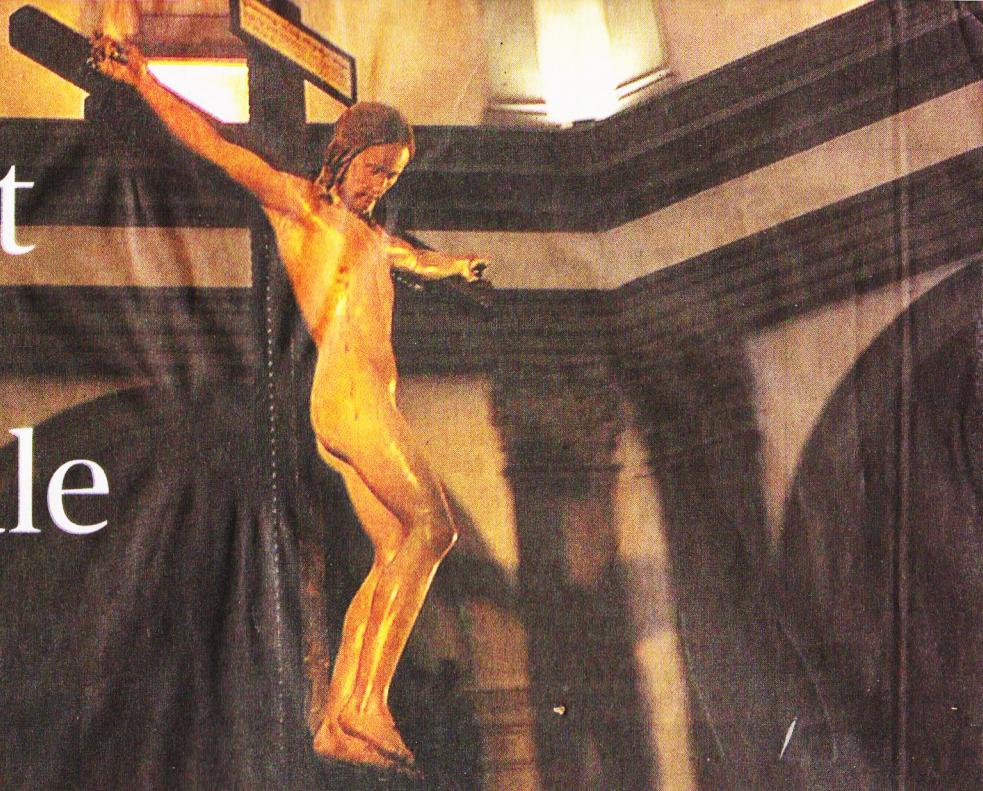


# Quand l'art en croix fait scandale

Des peintures classiques aux œuvres contemporaines, les représentations de la crucifixion ont, depuis toujours, déchaîné les passions.



A Florence, l'église Santo Spirito abrite une sculpture du Christ réalisée par Michel-Ange (1492). MARA FILMS

CLAIRE BOMMELAER  
cbommelaer@lefigaro.fr

Sait-on que l'on doit aux Perses le supplice de la crucifixion ? Il était largement répandu entre le 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ et le 1<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ sous l'Empire romain, qui réservait cette barbarie aux individus méprisables, comme les voleurs. Plus de 2000 ans après la mort de Jésus, ce qui n'était qu'un moyen atroce de mise à mort est devenu le symbole de la chrétienté, et pour l'Église, le sacrifice d'un homme, fils de Dieu.

Ce mercredi soir, Arte enquête sur la signification de l'image de la crucifixion dans le monde occidental et la manière dont les artistes s'en sont saisis. Entre admiration, ferveur, détournement et blasphème, l'art a toujours utilisé la crucifixion. Quitte, aujourd'hui, à ne retenir que le versant « cruel » du supplice et à faire de la croix le symbole de la barbarie ou de la souffrance humaine.

L'enquête d'Olivier Besse, qui se déroule dans plusieurs pays, démarre par un rappel de « l'affaire » du *Piss Christ*, œuvre d'Andres Serrano. La photo de l'artiste américain plonge un crucifix dans un « bain révélateur d'urine et de sang », matières on ne peut plus humaines. Réalisée en 1987, exposée à la Collection Lambert à Avignon en 2011, elle provoquera un scandale, certains chrétiens allant jusqu'à vandaliser l'œuvre à Avignon.

Aujourd'hui, Andres Serrano, catholique revendiqué, explique avoir été surpris de ces réactions. Et justifie son geste par la volonté de faire porter au *Piss Christ* une part de la violence, de la douleur et de l'humiliation inhérente à la crucifixion. « Si cette image vous rend nerveux, c'est bon signe », affirme-t-il. L'artiste, décrit comme « snobinard et décadent » par le président de l'institut Civitas, un mouvement catholique radical, certes - une longue tradition artistique.

« En 1870, Félicien Rops a remplacé le corps du Christ par le celui d'une femme nue », rappelle François Boespflug, professeur d'histoire des religions à l'université de Strasbourg. « Il a rompu un contrat culturel voulant qu'on n'agresse pas les figures majeures d'une religion dominante. Et cela n'a plus cessé. » Déjà, au XVI<sup>e</sup> siècle, Grünewald avait montré, sur le retable d'Issenheim, un Jésus couvert

de plaies, presque putréfié. Il fascine aujourd'hui historiens et touristes, par sa beauté convulsive. Dans la basilique Santo Spirito, à

Florence, un Christ de Michel-Ange entièrement nu en bois polychromé créa un tollé il y a cinq siècles.

## Un Christ sur une chaise électrique

À l'ère moderne, Picasso, Dali ou Francis Bacon, entre autres, ont utilisé ou détourné l'icône chrétienne, puisant dans la mémoire collective pour provoquer fascination ou rejet. Et que dire de la chanteuse Madonna ou du mouvement de

rock black metal, qui multiplient les références à la crucifixion dans leurs clips ?

En manipulant l'image du Christ en croix, les artistes, comme l'explique encore François Boespflug, « ne cherchent pas forcément le blasphème » qui ne concerne par essence que les croyants. Mais ils savent qu'ils jouent avec une icône du monde judéo-chrétien, présente dans tous les esprits, mêmes profanes.

Plus de 2000 ans après la mise à mort de Jésus, « l'image la plus synthétique du christianisme n'appartient plus au christianisme », affirme Olivier Besse. À moins que l'Église n'utilise elle-même ces œuvres contemporaines. Convaincu qu'il fallait réveiller ses fidèles, M<sup>re</sup> di Falco a exposé dans la cathédrale de Gap un Christ sur une chaise électrique, une œuvre de Paul Fryer issue de la collection d'art contemporain de François Pinault. « L'habitude fait qu'on n'éprouve plus la frayeur que l'on devrait devant un homme cloué sur deux morceaux de bois, explique l'évêque de Gap. C'est vrai que j'ai eu des réactions négatives, mais je n'ai jamais eu autant de monde dans la cathédrale », conclut-il. ■

